

## *Introduction*

# **Le sexe et la nation**

En 1896, Marc-André Raffalovich (1864-1934), auteur du fameux *Uranisme et unisexualité*, se déclarait confiant en les promesses de la littérature médiévale en général, et de la littérature courtoise en particulier, lorsqu'il s'agirait d'écrire une histoire de la sexualité : « L'étude approfondie des romans de chevalerie et de la littérature que les érudits sont seuls à connaître, et que les curieux n'effleurent même pas, mènerait à bien des découvertes intéressantes. Espérons que ce champ fertile ne sera pas longtemps négligé ; à mesure que le nombre des travailleurs érudits augmente, les demandes qu'on a à leur faire s'accroissent aussi et se révèlent. Et l'histoire de l'unisexualité réclame cette étude<sup>1</sup>. »

Presque quarante ans après, en 1934, André Gide posait une série de questions à Georges Hérelle, traducteur et auteur d'un ouvrage inédit, « Nouvelles Études sur l'amour grec<sup>2</sup> ». Dans une lettre à Hérelle, Gide reprochait aux médiévistes de se focaliser exclusivement sur la littérature qui, selon lui, devait être laissée de côté parce que les connaissances de l'année 1934 quant aux pratiques sexuelles médiévales étaient limitées, incorrectes et sans doute mal orientées car incapables d'aller au-delà de ce que dissimulait cette littérature :

« Quelles furent, en réalité, les mœurs du Moyen-Âge ? La littérature nous instruit-elle suffisamment sur les mœurs de cette époque ? Cette littérature si tendre, si délicieuse, est très idéaliste et très artificielle ; mais nous dit-elle la vérité ? Qu'y a-t-il derrière ce

charmant décor ? [...] Où et comment se renseigner ? Par exemple, quel était le rôle des pages, jeunes compagnons des chevaliers ? Ceux-ci faisaient profession d'amour mystique : on ne parle que de cet amour-là, c'est le seul qu'on mette en avant. Mais comment supposer que tous ces gaillards restassent chastes ? Et vers qui se portaient alors leurs désirs sensuels ? À voir combien, aujourd'hui, la réalité diffère de l'apparence et combien le revêtement des mœurs est mensonger, il est permis de penser que ce mensonge n'est point particulier à notre époque, et qu'il était encore plus épais dans les temps où l'opinion, plus sévère, contraignait à plus de dissimulation. Il faudrait étudier ce problème, sans tenir compte de la littérature, dans les chroniques secrètes, dans les procès criminels, dans les documents relatifs aux cloîtres<sup>3</sup>. »

Ainsi, en l'espace de ces quatre décennies qui séparent les remarques de Raffalovich de celles de Gide, la promesse que l'étude de la littérature médiévale éclairerait l'histoire de la sexualité n'avait pas été tenue ; au contraire, la promotion de « l'amour mystique » médiéval, connu de nous sous le nom d'amour courtois ou chevaleresque, n'avait fait que rendre plus obscure la culture sexuelle médiévale, puisqu'il éclipsait les autres sources et documents. La date de la lettre de Gide, 1934, est intéressante puisque c'est en 1929 que l'École des Annales, fondée par Marc Bloch et Lucien Febvre, avait ouvert les portes de l'étude du corps médiéval<sup>4</sup>. C'est précisément en 1934 que Marcel Mauss commença à parler des « techniques du corps », des « façons dont les hommes [...] savent se servir de leur corps<sup>5</sup> ». Le corps a une histoire et, à partir des années 1930, il ne sera plus jamais compris comme un donné naturel – c'est cette histoire du corps que Gide appelait de ses vœux. Mais c'est seulement dans les années 1970 et 1980 que le sexe et la sexualité furent inclus plus largement dans les études historiques du Moyen Âge en France, sous l'impulsion de l'histoire culturelle, et dans les années 1990

aux États-Unis, avec l'avancée et la légitimation des *gender studies* et *queer studies*.

Si Marc-André Raffalovich était sûr que le Moyen Âge était si prometteur pour l'histoire de la sexualité, c'est parce que le XIX<sup>e</sup> siècle avait déjà beaucoup exploré la sexualité médiévale. De même, la lettre d'André Gide à Georges Hérelle montre que les sources obscurcies par l'étude littéraire de l'amour mystique étaient nombreuses et variées. Théâtre crucial des affrontements idéologiques, politiques et esthétiques sur le statut de l'histoire et la constitution du présent de la nation française, le Moyen Âge intéressait beaucoup les érudits, archéologues, écrivains, docteurs, historiens, bibliophiles, ecclésiastiques et juristes, qui l'explorèrent à travers le prisme de la sexualité. La médecine générale (physiologie et psychiatrie), puis la sexologie s'intéressèrent profondément au passé, et surtout au Moyen Âge. Le but de mon livre est de replacer ce riche corpus médical au sein du débat sur la nation française et les études médiévales. Je tente d'aborder le sujet selon trois angles différents, reflétés par la répartition du livre en trois parties : sang et sexualité ; race et sexualité ; amour et sexualité. Chaque section vise un triple objectif : montrer comment un concept médiéval particulier influença les opinions des médecins du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que les théories et hypothèses de la médecine ; comment une certaine idée du Moyen Âge fut construite au XIX<sup>e</sup> siècle autour de notions médicales ; et comment ce médiévisme pratiqué par les médecins façonna inévitablement une certaine façon de concevoir le Moyen Âge jusqu'à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle et, dans certains cas, jusqu'à aujourd'hui.

*L'Archéologie pornographique* est une histoire culturelle du médiévisme médical. Le livre a pour noyau central la notion de double transfert d'idées entre médiévistes français (grossièrement divisés en historiens, écrivains et philologues) et leurs homologues pratiquant la médecine. Le climat intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle influença les médiévistes et conditionna leur réflexion sur le Moyen Âge ; en

même temps, les opinions et idéologies professées et promues par les médecins du XIX<sup>e</sup> siècle étaient formées par la connaissance historique du Moyen Âge (« le médiéval ») autant que par les fictions et fantasmes (« le moyenâgeux »)<sup>6</sup>. Mon premier objectif est d'élucider l'impact que ces discussions historiques concernant le Moyen Âge français eurent sur les catégories et théories scientifiques médicales qui sous-tendent la pensée nationale et coloniale ; autrement dit, comment la construction de la sexualité médiévale par le XIX<sup>e</sup> siècle est impliquée, à la même époque, dans la constitution de la nation et de l'empire, et dans la définition de la race, de l'hygiène, du mariage et de la famille. Le second objectif est d'analyser la fabrication médicale de la sexualité médiévale dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle et son impact sur la conceptualisation du « Moyen Âge français ». En marge de ces deux lignes directrices, le livre examine également l'impact du médiévisme médical sur la formation d'une discipline universitaire. Il se demande pourquoi et comment les discours sur la nation et sa sexualité se divisèrent au fondement des « études médiévales » : pourquoi la philologie et la sexologie partirent-elles sur des voies parallèles mais distinctes, alors même que la médecine appréciait le passé médiéval comme source de preuves confirmant ses théories ? Comment cette discipline universitaire française, bien que scientifique et positiviste dans sa pratique de la philologie, put-elle exclure la *scientia sexualis*, l'étude de la sexualité qui était à l'apogée de son expansion dans les années 1880, précisément à l'époque de la formation institutionnelle des études médiévales en France ? On voit bien *pourquoi* la sexualité ne fut pas prise en compte dans l'étude des premiers textes de la littérature nationale : toutes les disciplines nées à cette époque et leur historiographie excluaient la sexualité et certaines continuent à le faire. En revanche, il est important de déterminer *comment* les études médiévales procédèrent à l'exclusion de la sexualité, pour constater à la fois ses modalités spécifiques de l'exclusion et les effets que ce phénomène eut sur les présupposés de cette discipline.

On entend ici par « sexualité » un ensemble de discours sur le sexe et les effets qu'ont les pratiques et relations sexuelles, suivant la notion de *dispositif de sexualité* proposée par Michel Foucault, dispositif qui réglementait, disciplinait et contrôlait le corps individuel et national par le biais de diverses institutions pédagogiques, médicales et économiques : hygiène corporelle, hygiène conjugale, fécondité, natalité, longévité, santé publique, logement, migration, amélioration et expansion de la race humaine constituaient autant de discours de la sexualité<sup>7</sup>. Afin de prendre en compte ce vaste espace épistémique, la sexualité est analysée sous différents angles : généalogie et hérédité, race et métissage, maladies vénériennes, vice, sodomie, virginité, prostitution, adultère et, enfin, amour courtois et mariage<sup>8</sup>. L'insistance sur le pathologique est conditionnée par la pensée médicale du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon le docteur Cabanès (1862-1928), qui contribua fortement à populariser, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les théories médicales du siècle précédent, seules les crises nous renseignent, parce qu'elles définissent la norme en explorant son envers : « Il est plus facile [...] d'étudier les natures diverses dans leurs crises que dans leur normalité : l'état régulier ne laisse voir que la surface et dissimule les replis intimes ; les troubles morbides font mieux ressortir ce qu'est la santé<sup>9</sup>. »

Afin de dépeindre la sphère culturelle du médiévisme médical, ce livre inclut les discours scientifiques et vulgarisateurs. Il adopte une vision large du domaine scientifique médico-historique et inclut des vulgarisateurs du savoir scientifique (par exemple, Paul Lacroix, Pierre Larousse, Auguste Brachet, les docteurs Cabanès, Garnier et Fauconney) ainsi que des poids lourds universitaires (comme Jules Michelet, Gaston Paris, Benedict-Augustin Morel, Émile Littré, Richard von Krafft-Ebing ou Julien Chevalier). Les deux groupes sont d'une importance égale pour l'argumentation de ce livre, parce qu'ils attestent la large diffusion de la pensée scientifique, dans les cercles érudits comme au sein de la popula-

tion française, puisque ces passions et intérêts scientifiques ne restaient pas limités à un auditoire spécialisé mais se répandaient parmi le grand public, ainsi qu'en témoigne « l'engouement que montre aujourd'hui le public pour le *point de vue médical*<sup>10</sup> ». Ce livre couvre la période allant du début du XIX<sup>e</sup> siècle au début du suivant. En 1805, la pièce de François Raynouard *Les Templiers*, qui fut jouée avec un grand succès critique et populaire, marque l'entrée de l'exotisme sexuel du Moyen Âge dans la sphère publique. La publication de la pièce de Raynouard incluait un résumé de l'histoire de l'ordre des Templiers et de leur procès pour hérésie et sodomie, ainsi qu'un plaidoyer du dramaturge pour leur réhabilitation dans l'histoire nationale de la France (chapitre 3)<sup>11</sup>. La dernière période envisagée dans ce livre, les années 1905-1910, est celle où les manuels conjugaux et les livres popularisant les connaissances médicales proliféraient parmi la bourgeoisie et la classe ouvrière, important et généralisant une vision très particulière, non-universitaire de l'amour, empruntée au Moyen Âge (chapitre 6).

Ce livre doit son titre à Paul Lacroix (1806-1884), grand vulgarisateur et historien des mœurs. Lacroix devint une source importante pour les médecins, mais il a été entièrement exclu par les médiévistes universitaires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et par les historio-graphes modernes des études médiévales françaises (chapitre 5). Il qualifiait d'« archéologie pornographique » son *Histoire de la prostitution, chez tous les peuples du monde depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours* en six volumes (1851-1853)<sup>12</sup>. Ces deux termes allaient à l'encontre de la sagesse alors reçue et recevable. Étymologiquement, « pornographique » renvoie « surtout aux livres relatifs à la prostitution », c'est-à-dire aux études historiques, morales et hygiéniques de la prostitution<sup>13</sup>. Pourtant, dans les années 1850, quand Lacroix écrivait, cet usage de « pornographie » au sens de « prostitution » était quasiment tombé en désuétude ; le terme évoquait de plus en plus l'excitation sexuelle

provoquée par le texte et/ou par l'image. Lacroix jouait donc sur l'ambiguïté que le mot avait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle afin d'attirer le lecteur, tout en revendiquant l'érudition comme garantie contre certains effets secondaires de la lecture (Conclusion). Selon la définition fournie dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, « l'*Encyclopédie* du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup> » de Pierre Larousse, l'autre terme employé par Lacroix, « archéologie », désigne une discipline qui « nous fait pénétrer dans l'intérieur, dans le fond de cette vie [des sociétés]; elle nous apprend les mœurs, les usages, les coutumes, les croyances des anciens<sup>15</sup> ». Mais l'archéologie qui creusait « dans le fond de cette vie » relevait de l'histoire des mœurs et s'opposait donc à l'histoire proprement dite, l'histoire institutionnelle, politique, l'histoire des événements. Les événements étaient la préoccupation centrale de la philosophie de l'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle, « *le siècle de l'histoire*<sup>16</sup> ». L'histoire avait pour objet « les faits généraux de la politique, de la guerre, des révolutions, [... les] événements remarquables qui dessinent en grand les figures des peuples, en un mot [le] côté dramatique et extérieur de la vie des sociétés<sup>17</sup> ». L'opposition entre l'événement et le quotidien, pour reprendre le terme de Michel de Certeau<sup>18</sup>, résume l'opposition entre histoire et archéologie. Celle-ci étudiait les pratiques quotidiennes, notamment les coutumes et mœurs sexuelles. Par contraste, l'histoire proprement dite ne traitait pas l'existence des gens « de l'intérieur », mais voyait les événements déterminer la vie humaine. En choisissant d'écrire une « archéologie pornographique », une « *histoire des mœurs* »<sup>19</sup>, Lacroix rédigea un récit contre-historique à la veille d'un bouleversement épistémologique (dans le sens du mot pornographie) et d'un affrontement entre disciplines (histoire contre archéologie). Telles sont les tensions culturelles et disciplinaires que ce livre prétend explorer et élucider.

## **PHILOGIE ET SCIENTIA SEXUALIS**

C'est un fait bien connu que le XIX<sup>e</sup> siècle redécouvrit le Moyen Âge. Les études médiévales, en tant que discipline universitaire française, naquirent du lent et fragile établissement de la République et de la quête pour les origines nationales, quête réaffirmée et mythologisée lorsque, en décembre 1870, des philologues français réunis autour de Gaston Paris adoptèrent l'épopée *La Chanson de Roland* comme origine linguistique et littéraire de la nation, au lendemain de la défaite dévastatrice essuyée face aux Prussiens, la III<sup>e</sup> République ayant été proclamée le 4 septembre 1870<sup>20</sup>. Le double transfert entre des sujets de préoccupation comme la nation et le Moyen Âge entraîna non seulement la création des études médiévales, mais aussi la constitution et la réification de l'identité nationale française par le biais de « lieux de mémoire », pour reprendre le terme de Pierre Nora, dans des personnalités et lieux du Moyen Âge comme Charlemagne, Jeanne d'Arc et Notre-Dame-de-Paris.

Dans les années 1990, quantité de volumes et d'articles furent publiés aux États-Unis avec pour objectif de comprendre les origines d'une discipline apparue au XIX<sup>e</sup> siècle et les désirs et fantasmes ayant présidé à sa fondation. Ce que ces études avaient en commun, c'était leur prédisposition à « explorer et interroger les présupposés qui sous-tendent les pratiques philologiques actuelles<sup>21</sup> » afin de « reformuler les hypothèses sur la discipline des études médiévales prises au sens large<sup>22</sup> ». Suivant l'exemple de Paul Zumthor, qui invitait déjà en 1980 « à concevoir une méfiance envers le matériau même de ces œuvres, envers le langage manifesté dans ces textes, à refuser de l'admettre comme nature<sup>23</sup> », les médiévistes nord-américains critiquaient le statut philologique du texte comme histoire et du langage comme transparence, qui niaient la condition théorique de possibilité de l'interprétation du texte et « contribuait à la théorie du "texte naturel" [...] "l'œuvre



[qui] parle pour elle-même” [...] le fantasme d’un langage des commencements, d’un véhicule poétique qui reste invisible pour son objet<sup>24</sup> ». Dans son effort pour comprendre les idées fausses de la philologie, cette nouvelle histoire des études médiévales voulait envisager plus largement comment cette discipline universitaire avait été « déterminée par les intérêts spécifiques, idéologiques ou locaux, nationalistes ou religieux, politiques ou personnels » de ses pères fondateurs<sup>25</sup>. Une archéologie des études médiévales devint une part légitime du travail du médiéviste, visant à interroger sur une base permanente les « coutumes mentales héritées du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup> », même si la liste ci-dessus n’incluait pas les intérêts sexuels ou coloniaux. Ce défi lancé à la philologie nationaliste du XIX<sup>e</sup> siècle a directement entraîné l’essor rapide des études médiévales post-coloniales, avec l’analyse de la formation des littératures médiévales nationales (par exemple, après la conquête de l’Angleterre par les Normands) et avec l’ouverture de ces littératures et de leurs spécialistes à l’analyse des influences « périphériques » extra-métropolitaines, des échanges et de l’inter-connectivité (par exemple, les voyages de Marco Polo)<sup>27</sup>.

Les intérêts sexuels furent aussi explorés à la même époque, mais dans un cadre différent. Tandis que les médiévistes remettaient en question leurs « habitudes mentales » héritées du XIX<sup>e</sup> siècle nationaliste, il se produisit un mouvement parallèle, et apparemment sans rapport, dans les études médiévales : l’histoire de la sexualité médiévale et les *queer studies* apparurent dans le sillage de l’*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault<sup>28</sup>. L’idée foucauldienne que la vérité est un effet des relations de pouvoir et qu’elle est donc contingente, liée aux discours de son temps – la vérité n’est donc plus qu’un régime de la vérité – ouvrit aux médiévistes de nouveaux champs d’enquête. Ceux-ci étaient enfin prêts à demander ce qu’étaient au Moyen Âge cette fabrication de la « sexualité » et ses régimes de la vérité. Pourtant, si nous avons gagné une grande connaissance de l’histoire de la sexualité

médiévale, les médiévistes n'ont pas aussi radicalement contesté les subtils présupposés sous-jacents qui furent imaginés par le XIX<sup>e</sup> siècle et qui continuent à influencer plus largement les études médiévales, par-delà les questions immédiates de l'histoire de la sexualité médiévale. Déjà en 1998, Kathleen Biddick prenait à partie les « nouveaux médiévistes » parce que leur solution consistait à « détacher les études médiévales non des techniques mais des “pères” », ce qui, selon elle, ne changeait pas grand-chose aux méthodes qui continuent encore aujourd'hui à étayer cette discipline universitaire<sup>29</sup>. Je suis d'accord avec Biddick et j'affirme tout au long de ce livre qu'il est impossible d'écrire une histoire philologique de la nation et de l'empire sans une histoire de la sexualité. Tant le discours médiéval sur la sexualité que le discours du XIX<sup>e</sup> siècle sur la sexualité médiévale sont les effets de relations de pouvoir ; chaque période construit un objet de connaissance dont la vérité s'enracinait dans la contingence, et chaque période mérite donc une exploration attentive des discours qui l'ont construite. De plus, ces deux révisions simultanées, l'une philologico-nationale, l'autre sexuelle, de notre connaissance disciplinaire de la période médiévale sont restées parallèles mais distinctes, sans avoir fait l'objet d'un examen critique à la source de leur division, même si elles furent construites il y a plus de cent ans par le même discours : le positivisme. Ainsi, si dans les années 1990 furent contestés les présupposés sur la transparence du langage qui sous-tendait la pratique nationalo-philologique, une enquête parallèle sur les présupposés de scientificité et d'historicité qui jouent un rôle dans le médiévisme médical reste à entreprendre.

Ces explorations et révisions récentes du Moyen Âge sont restées inscrites dans la division entre philologie et sexologie, division que ce livre tente de comprendre<sup>30</sup>. Jusqu'ici, les travaux sur les relations entre XIX<sup>e</sup> siècle et Moyen Âge se sont exclusivement focalisés sur les usages de l'histoire médiévale dans la constitution de la nation, mais en négligeant le rôle joué par la

médecine à l'intersection du sexe, de la nation et de la race dans le projet nationaliste, capitaliste et colonial de la France. Ann Laura Stoler pense que nous devons comprendre « comment l'histoire de l'empire affecte celle de la sexualité européenne » ; selon elle, il est impossible d'écrire une histoire de la nation et de l'empire sans une histoire de la sexualité<sup>31</sup>. *L'Archéologie pornographique* explore comment une certaine histoire de la nation et de l'empire français, construite par les discours médicaux qui reviennent de manière répétée et obsessionnelle sur le passé (médiéval) national, a affecté l'histoire de la sexualité européenne. Le livre affirme donc que la métropole et la colonie entrent en triangulation avec le passé, et que la relation entre le présent et le passé passe par la colonie plutôt que par la métropole. De plus, en suggérant que le médiévisme et la *scientia sexualis* furent formateurs l'une de l'autre et en explorant leur confluence, ce livre comble une lacune créée par la focalisation exclusive sur la nation comme formatrice des études médiévales, d'une part, et une lacune dans l'histoire de la sexualité et dans les *queer studies* pour la période médiévale, d'autre part. De même, ce livre ne porte pas sur les représentations de la sexualité médiévale ni, plus généralement, sur les représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. Il porte sur la convergence dialogique du médiévisme et de la médecine dans la création du « médiévisme médical », qui a façonné le tissu social du XIX<sup>e</sup> siècle et qui est la base sur laquelle les études médiévales reposent encore.

## LA MÉDECINE ET LE MOYEN ÂGE

On ne saurait surestimer l'importance sociale de la médecine et de ses praticiens dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Après juillet 1789 et la chute de l'Ancien Régime, les médecins entrèrent dans la vie publique et devinrent des citoyens engagés, participant à la vie politique et à la constitution de la nation, guidés par leurs convic-

tions politiques individuelles. L'espace médical se mit à coïncider avec l'espace social. Deux préoccupations d'égale importance apparurent pour la médecine : le soin du corps et le soin de l'esprit, et donc l'autorité médicale dans les domaines physiologique et psychologique<sup>33</sup>. Après l'abolition de l'Église par l'Assemblée constituante en 1793, les soins mentaux (conçus comme soins de l'âme sous l'Ancien Régime) furent confiés à une catégorie nouvelle, les aliénistes<sup>34</sup>. La grande étape suivante dans la domination médicale de l'espace social fut la professionnalisation des écoles de médecine, dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Le « traitement moral » proposé par Philippe Pinel fut consacré en 1803 quand Napoléon accorda le monopole au corps médical. La même année, les écoles de santé devinrent des écoles de médecine, pour à nouveau changer de nom en 1808, lorsqu'elles furent rebaptisées facultés de médecine, les praticiens étant désormais agréés par l'État. La loi de 1838 fit de la santé mentale la prérogative de l'État, dans le portefeuille du ministère de l'Intérieur, en officialisant la procédure de certification et d'envoi des individus dans les asiles<sup>35</sup>. La médecine s'établit comme science clinique autant que sociale, à l'intersection de conditions et d'intérêts sociopolitiques, culturels et professionnels. Après 1793, la médecine supplanta peu à peu l'Église dans son rôle social et, en particulier, comme autorité en matière de sexualité. Cela signifie que la médecine fut parcourue des mêmes tensions que l'ensemble du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment l'affrontement constant sur le rôle de la religion et de l'Église catholique au sein de l'État-nation, qui dura de la Révolution jusqu'à la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905. Il est important de noter que tous les médecins n'étaient pas athées ou agnostiques, et que tous les catholiques n'étaient pas hostiles à la science et à la médecine. Tous les républicains n'étaient pas non plus partisans de laïcité, et tous les monarchistes n'étaient pas ultra-conservateurs. Vers la fin du siècle, les convictions politiques des docteurs façonnèrent la médecine coloniale.

La médecine était partie intégrante de la mission civilisatrice de l'Occident aux colonies : dompter les maladies et les pratiques, améliorer la santé des indigènes tout en protégeant les colons et la métropole des épidémies et habitudes importées. La médecine impériale « devint une preuve de supériorité de la puissance politique, technique et militaire de l'Occident, et donc une glorification de l'impérialisme même<sup>36</sup> ».

Les médecins du XIX<sup>e</sup> siècle pratiquaient une médecine historiciste qui faisait remonter jusqu'au Moyen Âge la généalogie des maladies, des vices et des pratiques sexuelles. Cette tradition s'installa au début du siècle, quand les psychiatres, pour tâcher de comprendre les conséquences dévastatrices de la Révolution sur l'esprit humain, recherchèrent des exemples anciens de folie et identifièrent l'exaltation mystique des sens, phénomène médiéval courant, comme la cause probable de la démence. Ce sens historique de la médecine s'inscrivait dans la reconstitution de l'histoire nationale de la France au lendemain de la traumatisante rupture révolutionnaire : « comprendre la Révolution, c'est en tirer toutes les conséquences positives pour en conjurer le renouvellement. Et pour la comprendre, il faut remonter aux origines<sup>37</sup> ». Les médecins partageaient donc le même élan que les premiers historiens de la France, avant les révolutions de 1848, quand « le Moyen Âge garantissait la continuité avec le passé et promettait un avenir possible<sup>38</sup> ». Le but de la recherche historique des médecins était multiple : rechercher l'étiologie d'une maladie et en fournir la généalogie, proposer des preuves historiques à l'appui de leurs théories médicales et, enfin, identifier rétrospectivement les maladies dont la terminologie n'existait pas auparavant et se livrer ainsi à un exercice de médecine rétrospective<sup>39</sup>.

La médecine rétrospective percevait le Moyen Âge comme son berceau, l'origine d'une civilisation continue qui menait jusqu'au présent du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette continuité le rendait distinct de l'antiquité, dont il était séparé par une rupture définitive : « En suivant

l'ordre chronologique des temps, nous arrivons à la grande période du Moyen Âge, qui, plus rapprochée de nous, va nous fournir des notions plus précises et nous donner des renseignements [*sic*] de plus d'un genre<sup>40</sup>. »

Pourtant, cette origine nationale médiévale est aussi d'emblée une histoire impériale, le moment fondateur des histoires médicales revenant toujours aux quatre premières croisades du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle (1096-1204). Le déracinement de l'Occident à la poursuite de conquêtes orientales causa un gigantesque bouleversement à l'époque des croisades : « On vit [...] l'occident s'arracher de ses fondemens [*sic*] pour se précipiter sur l'orient<sup>41</sup>. » La perte de repères moraux, sexuels et civilisationnels est résumée par Alexandre Brierre de Boismont dans un article bien connu :

« Une pareille exaltation était singulièrement favorable aux désordres de l'intelligence ; aussi les annales des croisés sont-elles remplies d'apparitions d'anges, de saints, de révélations divines, d'exploits fabuleux. Les hallucinations de la vue et de l'ouïe sont alors très communes ; les folies religieuses et guerrières appartiennent surtout aux deux premières croisades. Dans la troisième, les mœurs guerrières des Francs quittent le caractère éminemment épique qui les distingue pour prendre le caractère romanesque. C'est le règne des troubadours et des chevaliers, qui, tournant les imaginations vers l'amour et la gloire, fait éclater les folies amoureuses et chevaleresques. L'érotomanie, la nymphomanie, l'hystérie avec ses variétés, la manie des exploits sont les traits distinctifs de cette époque, dont Roland et le roi Arthur sont les deux types principaux<sup>42</sup>. »

Les contacts culturels et sexuels établis dans l'Orient musulman suscitérent une « mélancolie érotique » qui fut importée dans l'Occident européen : « L'esprit chevaleresque qui suivit les croisades multiplia la mélancolie érotique<sup>43</sup>. » Souvent, ces généalogies médicales considéraient les maladies et les pratiques

sexuelles comme immuables et revendiquaient l'existence d'essences et de natures universelles, transhistoriques, réaffirmant le Moyen Âge comme origine de la race et de la sexualité en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Le désir obsédant de découvrir le siège de la maladie ou de l'infection dans le corps malade de l'individu avait donc pour analogue la recherche des origines des maladies dans le passé national.

## LE SEXE ET LA NATION

Les discours médico-historiques sur la sexualité jouèrent un rôle central dans la création d'un réseau de corrélations entre deux grandes constructions idéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle, « le Moyen Âge » et « la nation française ». Dans son livre paru en 1995, *Le Droit de cuissage*, Alain Boureau montre qu'il n'est pas d'histoire de la nation sans histoire de ses pratiques sexuelles médiévales. Le débat sur le droit de cuissage s'étendit sur trois décennies, de 1854 à 1882. Le *ius primae noctis*, ou première nuit du seigneur, était la prétendue coutume autorisant les seigneurs féodaux à passer la première nuit suivant la noce avec les jeunes épouses de leurs sujets. Cet acte physique était censé être à l'origine d'une taxe symbolique levée par le seigneur sur ceux de ses sujets qui se mariaient, mais aussi, plus scandaleusement, par les prêtres. Au lieu de se focaliser sur la sexualité, le livre de Boureau examine les usages et les abus politiques de ce fragment d'histoire médiévale dans la bataille pour la constitution de la nation française. La pratique du cuissage cristallisa ce que représentait le Moyen Âge au lendemain des deux révolutions de 1848 : d'une part, le Moyen Âge éclairé, guidé par l'Église, « la grande pacificatrice sévère et juste » qui modère les abus de pouvoir des seigneurs féodaux, et d'autre part, « l'image inverse du Moyen Âge de l'obscurantisme et du fanatisme », née de l'antique alliance oppressive du féodalisme et de l'Église<sup>44</sup>. Le débat transforma les récits historiques de

la nation française. Les historiens conservateurs eurent recours au « comparatisme anachronique<sup>45</sup> » pour créer une histoire cyclique qui faisait du Moyen Âge un miroir du présent et où l'Église et la monarchie « protégeai[en]t les sujets contre les empiétements des pouvoirs laïques<sup>46</sup> », c'est-à-dire contre le pouvoir abusif des seigneurs féodaux. Cette vision allait à l'encontre de la notion d'histoire évolutionnaire, qui permettait aux historiens libéraux de voir le Moyen Âge comme l'origine des droits humains, « une continuité issue de la liberté franque et des communes urbaines du XII<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup> ». Selon cette version républicaine de l'histoire, le Moyen Âge conduisait à la Révolution, où le tiers état se heurtait au lien entre l'Église et « le despotisme féodal soutenu par la monarchie<sup>48</sup> ». Les partisans de chaque point de vue utilisèrent la prétendue coutume du droit de cuissage pour modeler une vision du Moyen Âge reflétant exactement les luttes sociales, politiques et religieuses entre conservateurs et progressistes dans la France post-révolutionnaire, « un Moyen Âge matriciel de l'ordre contemporain<sup>49</sup> ». Pour les uns comme pour les autres, le Moyen Âge était une construction idéologique, qu'il serve de modèle ou de repoussoir. Le débat qui faisait rage ne portait pas exclusivement sur l'existence historique de l'usage en question ; dans cette bataille rangée entre deux tendances politiques, il s'agissait plutôt de déterminer si l'Église soutenait, ou même pratiquait la levée imposée à leurs sujets par les seigneurs féodaux. Le combat fut âpre et sans relâche parce que son issue établirait quelle version de l'histoire médiévale (et donc nationale) de la France serait écrite pour les générations futures : une histoire qui proclamerait « une nostalgie rêveuse et politique ou bien une répulsion rationnelle et sociale » face au Moyen Âge<sup>50</sup>. Le débat sur le droit de cuissage servit de plan directeur à l'organisation des connaissances sur le Moyen Âge, toujours présenté comme période différente du présent. Et même si ce débat façonna la vision de plusieurs générations d'historiens, il ne portait pas sur la connaissance de la période médiévale en soi,



mais précisément sur le rôle politique du Moyen Âge historique dans la période post-révolutionnaire en France.

Boureau note donc indirectement, et sans s'y attarder, le rôle que la sexualité médiévale, soit comme pratique réelle soit comme « pur effet de discours<sup>51</sup> », joua dans la constitution du présent national(iste) du XIX<sup>e</sup> siècle. Un débat politique sur les origines de la nation française qui s'articulait autour de la question de l'existence d'un droit sexuel et d'une pratique sexuelle montre que le sexe et la sexualité étaient impliqués dans la fondation de la nation et que le sexe était un enjeu majeur pour cette nation. Le présent livre suggère que ce ne furent pas seulement les débats entre historiens sur les pratiques sexuelles du passé (dont parle Boureau) qui constituèrent la nation française et le Moyen Âge ; les débats *médicaux* sur les pratiques sexuelles du passé jouèrent aussi un rôle. De plus, le débat public sur le droit de cuissage montre que les discussions sur les pratiques sexuelles se traduisirent, d'une part, dans la constitution contemporaine de la nation et, d'autre part, dans la construction d'un passé éloigné où le Moyen Âge était dépeint comme le point d'origine de la nation, point essentiel mais radicalement autre. Quand différents discours du XIX<sup>e</sup> siècle (historique, juridique, médical) situaient au Moyen Âge les origines de la France, ils inventaient une notion du Moyen Âge d'après les débats sur la nation autant que sur la sexualité. Si le Moyen Âge fut inventé par les désirs nationalistes, il fut également inventé par les opinions, les peurs et les fantasmes que la sexualité médiévale inspirait au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'histoire de la nation ne pouvait pas être séparée de l'histoire de sa sexualité. La généalogie de la nation et de la race française dépendait de sa sexualité médiévale, perçue comme dictant les relations de sang et de nation : le caractère sain du sang et de l'hérédité dans le passé garantissait le caractère sain de la nation dans le présent. Si la France du XIX<sup>e</sup> siècle (de même que la civilisation européenne) était vue comme sur le déclin, n'était-ce pas

à cause de la morbidité introduite au Moyen Âge ? L'avenir de la race française dépendait du classement et de l'étiologie des pathologies, de la normalisation et de la réglementation des pratiques sexuelles : que pouvait nous apprendre le passé sur les pathologies et l'hérédité morbide ? Par exemple, les perversions sexuelles – comportement pathologique – étaient vues comme la manifestation d'une hérédité morbide et d'une dégénérescence civilisationnelle ; les leçons de l'histoire invitaient les médecins à demander la réglementation des « déviances » dans la France contemporaine. De même, les maladies vénériennes avaient leur histoire épidémiologique et étiologique dans les « colonies » médiévales, qui pouvaient aider à déterminer le besoin d'un cordon sanitaire autour de la métropole et influencer le cours des politiques coloniales de santé publique. Bref, les enjeux de la généalogie de la « race » française se trouvaient autant dans le présent que dans le passé.

## **LE SEXE ET LE SANG**

Dans la première partie, « Le sexe et le sang », l'histoire du Moyen Âge est mise en relation avec la perspective scientifique préférée du XIX<sup>e</sup> siècle : les théories de l'hérédité et de la dégénérescence héréditaire (chapitre 1). L'hérédité renvoie aux caractéristiques et dispositions physiques et mentales, normales ou morbides, transmises aux descendants, de génération en génération. L'hérédité était un concept historique : la médecine pouvait le formuler comme espace épistémique autonome seulement à partir d'une analyse de longue durée, sur plusieurs générations, en s'appuyant sur l'histoire et sur les exemples passés pour y trouver la preuve de ses dogmes théoriques. Bref, cela signifie que la théorie médicale dominante au XIX<sup>e</sup> siècle était impossible sans discours historique. L'hérédité était, par bien des aspects, la transformation scientifique du concept aristocratique de généalogie, puisqu'elle recherchait le premier antécédent sanguin, tout comme la généalo-

gie recherchait le fondateur d'une lignée. La parenté entre hérédité et généalogie est particulièrement manifeste dans le débat sur le rôle de la consanguinité dans l'hérédité. De part et d'autre, des médecins recouraient inévitablement au Moyen Âge aristocratique et à ses généalogies dynastiques pour justifier leurs positions consanguinistes ou anti-consanguinistes. Même si l'essentiel du débat eut lieu entre 1856 et 1866, la consanguinité resta pendant plusieurs décennies au cœur des discussions scientifiques sur la pathologie et l'hérédité, ainsi que sur la législation du mariage, et elle reflète l'imbrication entre nation, race et classe. On peut lire le débat sur la consanguinité comme un reflet de l'histoire nationale des institutions et des classes, autant que comme une technologie disciplinaire de la population.

L'historicisation de la médecine eut aussi un effet inverse : la médicalisation de l'histoire. Les médecins affirmaient que le cours des événements historiques et l'histoire politique et institutionnelle ne pouvaient plus être compris sans une explication médicale de la psychologie et de la physiologie des principaux acteurs de l'histoire, sans examiner comment « la santé de tel personnage avait exercé une action sérieuse sur les idées, les doctrines d'une époque<sup>52</sup> ». Les médecins devaient pratiquer une « archéologie pathologique<sup>53</sup> » pour comprendre, par exemple, le comportement instable de François I<sup>er</sup> ou de Louis XIV, après l'abcès dont ces deux monarques furent atteints. En termes médicaux, leur règne pouvait être divisé en deux époques, « avant et après la fistule<sup>54</sup> ». La médecine et l'histoire étaient donc partie prenante d'une dialectique : l'histoire avait des choses à apprendre à la médecine mais la médecine seule pouvait comprendre l'histoire et la médecine seule pouvait revendiquer le statut de philosophie de l'histoire : « la philosophie de l'histoire, la médecine de l'histoire<sup>55</sup> ». La médecine était toujours déjà historique et l'histoire était toujours déjà une catégorie médicale.

Michel Foucault fut le premier à souligner que l'hérédité était un discours de la sexualité :

« Le “sang” de la bourgeoisie, ce fut son sexe. Et ce n'est pas là un jeu sur les mots ; beaucoup des thèmes propres aux manières de caste de la noblesse se retrouvent dans la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle, mais sous les espèces de préceptes biologiques, médicaux, ou eugéniques ; le souci généalogique est devenu préoccupation de l'hérédité ; dans les mariages, on a pris en compte non seulement des impératifs économiques et des règles d'homogénéité sociale, non seulement les promesses de l'héritage mais les menaces de l'hérédité ; les familles portaient et cachaient un sorte de blason inversé et sombre dont les quartiers infamants étaient les maladies ou les tares de la parentèle [...]»<sup>56</sup>. »

Le sort de la famille au XIX<sup>e</sup> siècle dépendait donc entièrement de l'hérédité biologique, tant pour son capital symbolique (en cas d'hérédité normale) que pour la transmission de son capital économique (héritage). La famille subissait doublement la pression de l'hérédité : pour préserver un héritage au sein de la famille et pour préserver la lignée des maladies. Par extension, le sort de toute la nation française dépendait de l'hérédité familiale : « l'analyse de l'hérédité plaçait le sexe (les relations sexuelles, les maladies vénériennes, les alliances matrimoniales, les perversions) en position de “responsabilité biologique” par rapport à l'espèce<sup>57</sup> ». Foucault rattache la transformation de la généalogie, vieille technique révélant le pouvoir souverain de donner la mort, à une technique sexuelle exhibant le pouvoir disciplinaire sur la vie (bio-pouvoir) et y voit la superposition du sexe et du sang : « La famille est l'échangeur de la sexualité et de l'alliance<sup>58</sup>. » Dans l'appareil de la sexualité, le discours de la généalogie cessait d'être une ligne verticale de privilège et de distinction de classe pour devenir l'hérédité, technique de bio-pouvoir homogène et horizontale, égalitaire et omniprésente. Le sang d'un individu,

son hérédité, devenait le support sur lequel étaient bâties la santé et la prospérité de la nation et de l'espèce.

Le chapitre 2 analyse la superposition entre sang et sexe, sanguinité et sexualité, dans le fondement des études médiévales françaises, en étudiant comment la psychologie (médiévale) de la généalogie se transforme au XIX<sup>e</sup> siècle en biologie de l'hérédité. Il montre comment les théoriciens de l'hérédité et de la consanguinité utilisèrent les généalogies dynastiques médiévales comme preuve historique pour leur théorie de la dégénérescence héréditaire et dans leur effort visant à réglementer la sexualité. Le succès de ces revendications scientifiques de l'hérédité eut pour résultat immédiat la médicalisation du concept même de généalogie, désormais enraciné dans le sang (paternité du père biologique) plutôt que dans la loi (droit matrimonial, par lequel le père est désigné comme le mari de la mère biologique, quelle que soit la paternité réelle). Bref, alors que le sang était au Moyen Âge un concept psychologique, et non physiologique, la théorie de l'hérédité rendit au XIX<sup>e</sup> siècle le champ sémantique du « sang » exclusivement médico-biologique ; l'hérédité était ainsi un concept bien plus étroit que la généalogie médiévale, qui ne dépendait pas seulement des liens physiques du sang, mais aussi des liens psychologiques. Cela signifie aussi que notre conception moderne des généalogies médiévales et de leur déploiement s'enracine dans la conception biologique de la généalogie comme lignée, notion héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, plutôt que dans la vision médiévale de la généalogie comme psychologie. Enfin, une révision de la généalogie médiévale, restituée en tant que catégorie juridico-psychologique, et non médico-biologique comme au XIX<sup>e</sup> siècle, permet de réévaluer la généalogie comme critique selon Foucault, qui met l'accent sur la discontinuité, outil précieux d'analyse critique pour les médiévistes, les historiens et les spécialistes d'histoire littéraire.

## **LE SEXE ET LA RACE**

L'histoire médicale de la nation est double : d'une part, le Moyen Âge joue au XIX<sup>e</sup> siècle un rôle significatif dans la constitution de discours sur la sexualité, et d'autre part, le XIX<sup>e</sup> siècle façonne la sexualité médiévale. Autrement dit, les attitudes du XIX<sup>e</sup> siècle en matière de sexualité s'enracinent dans la recherche historique sur le Moyen Âge ; en même temps, le Moyen Âge est inventé par le biais de la recherche historique où s'enracinent ces discours modernes sur la sexualité. Mais la médecine entretient aussi une relation avec le fantasme : un fantasme des origines, autrement dit, une généalogie médicale imaginaire de la race française et de ses maladies et vices héréditaires. Alors que la généalogie médicale stimulait le fantasme dans la quête des origines, la médecine donnait un cachet scientifique qui permit de légitimer et de réifier une histoire officielle en partie composée d'erreurs et de fantasmes. L'objectif de cette deuxième partie, « le sexe et la race », est de reconstituer les objets d'étude médicale dans leur relation à une transmission fantasmagorique des maladies et des vices, et de comprendre comment certains fantasmes de pureté raciale et certaines peurs de dégénérescence nationale ont pu produire une version acceptée de l'histoire.

Cette deuxième partie porte sur les différentes acceptions du mot « race » : son sens « racial » moderne, et la race comme famille, lignée et, par extension, nation. La race était partie intégrante du vaste appareil de la sexualité. Michel Foucault a signalé le glissement d'un discours historique sur la guerre des races à un discours biologique sur la lutte pour la vie : « le thème de la pureté de la race se substitue à celui de la lutte des races<sup>59</sup> ». Foucault s'intéressait au remplacement des races mythiques par la race biologique, c'est-à-dire, la singularisation de races plurielles luttant les unes contre les autres en une seule race qu'il faut défendre et contrôler par « toute une politique du peuplement,

de la famille, du mariage, de l'éducation, de la hiérarchisation sociale, de la propriété, et une longue série d'interventions permanentes au niveau du corps, des conduites, de la santé, de la vie quotidienne ». Ann Laura Stoler a offert un correctif au traitement de la race et du racisme par Foucault. Ce dernier pensait la race du point de vue de la France métropolitaine, « le racisme sous sa forme moderne, étatique, biologisante<sup>60</sup> ». Organisé par l'État au profit de la nation française, le racisme officiel fut exporté vers les colonies seulement comme effet secondaire. En négligeant l'histoire coloniale, raciale, Foucault analysait le phénomène selon une perspective exclusivement eurocentrique, où « Le racisme n'a pas d'abord été une idéologie politique. C'était une idéologie scientifique qui traînait partout<sup>61</sup> ». Mais cet argument universalisant du « partout », qui fait dériver le racisme colonial du racisme d'État de la métropole, faisait de l'argument de Foucault une « généalogie européocentrée<sup>62</sup> ». La symbolique du sang « qui imprègne le racisme du XIX<sup>e</sup> siècle peut être rattachée, comme chez Foucault, au souci aristocratique de légitimité, de pureté du sang et de descendance, mais pas seulement. Elle dépendait aussi d'une politique impériale d'exclusion qui fut élaborée plus tôt et retravaillée plus tard sur le terrain colonial<sup>63</sup> ». Le racisme n'était donc pas seulement un produit du déploiement de la sexualité qui fut exporté de la métropole vers les colonies ; en fait, la race et la sexualité se combinèrent pour produire la nation française. La fabrication de la race française, comme généalogie et comme hérédité, comme racisme et comme eugénisme, contribua au plus large projet de constitution de la nation et de l'empire.

S'appuyant sur les travaux de Foucault et de Stoler, la deuxième partie affirme qu'il ne suffit pas de poursuivre la dialectique présent/passé ou métropole/colonie dans la production de discours scientifiques, et elle les situe dans la triangulation entre métropole, colonie et passé. Le chapitre 3 se focalise sur le sens racial du mot « race », en introduisant le Moyen Âge dans la sphère coloniale/

impériale, tandis que le chapitre 4 explore la notion de dégénérescence et de régénération de la race (famille, espèce) en termes nationaux/métropolitains. En 1806, un célèbre archéologue autrichien, Joseph von Hammer-Purgstall, émit l'hypothèse que les Templiers avaient été accusés d'adorer une idole appelée Baphomet (chapitre 3). Cette nouvelle interprétation des aveux figurant dans les minutes du procès des Templiers relevait quasiment du canular érudit. L'erreur de Hammer-Purgstall fut de ne pas comprendre que la transcription de « Baphomet » était soit une erreur des scribes, soit une prononciation déformée de « Mahomet ». Entre les dates de la campagne d'Égypte (1799-1801) et la colonisation de l'Algérie en 1830, Baphomet reste ce fantasme érudit d'une idole orientale. Mais à mesure que les contacts coloniaux augmentaient, et du même coup la peur de la contamination, les Templiers et leurs contacts avec d'autres races, notamment les « Mahométans » durant les croisades, commencèrent à être considérés comme l'origine d'une maladie (la syphilis) et d'un vice (la sodomie) emblématiques du XIX<sup>e</sup> siècle. On fit coïncider le déclin de la civilisation et de la chevalerie médiévale avec les croisades et le contact avec des étrangers, et cette leçon historique fut utilisée à maintes reprises pour préparer et contrôler le contact avec les colonisés des colonies françaises du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce fantasme aux dimensions impériales avait son homologue dans la sphère nationale, puisque les frontières de l'empire-nation étaient surveillées avec soin, au niveau externe et interne. Le chapitre 4 suit donc le canular littéraire qui commença avec Paul Lacroix et conduisit à l'interprétation médicale de Gilles de Rais comme un modèle de sadisme, égalant les exploits du marquis de Sade dans ce domaine. En même temps, les médecins élaborèrent la théorie de la dégénérescence héréditaire, considérant les tendances criminelles de Gilles comme aussi dégénérées que les hallucinations de Jeanne d'Arc. Aux deux extrêmes du même spectre, Gilles était un criminel dégénéré et Jeanne d'Arc fut proclamée génie dégénéré.



La pucelle, symbole national, se détachait donc sur l'arrière-plan du criminel dégénéré, mais dont le diagnostic médical reposait sur un canular littéraire.

Ces exemples suggèrent que le fantasme et l'erreur étaient à l'œuvre dans ce qui devint l'histoire officielle dont les études médiévales ont hérité. Tel est donc l'autre objectif de ce projet : qu'est-ce qui, dans le Moyen Âge, a déclenché la fabrication d'une certaine représentation ou interprétation par les praticiens et historiens de la médecine au XIX<sup>e</sup> siècle ? Quelles contingences du XIX<sup>e</sup> siècle ont donné naissance à une interprétation médico-historique particulière et comment celle-ci s'est-elle imposée ? Parmi ces constructions, lesquelles sont restées actives jusqu'à notre époque ? Le livre examine donc comment notre vision de la sexualité médiévale reste peut-être influencée par le Moyen Âge qu'imaginait le XIX<sup>e</sup> siècle, tout en étant aussi nécessairement modifiée par nos notions modernes de sexualité, de race et de nation.

## **LE SEXE ET L'AMOUR**

La troisième partie inverse l'ordre des précédents chapitres où j'explore les discours médicaux afin de comprendre l'héritage médical des études médiévales et du savoir populaire. Cette fois, je commence par l'histoire des mœurs pour comprendre l'évolution, parallèle mais distincte, des études médiévales et du discours médical. Non seulement la médecine de l'histoire tire ses informations de l'histoire des mœurs, mais elle peut se transformer par nécessité en une histoire des mœurs : « L'histoire des maladies éteintes, atténuées ou transformées est toujours captivante. Elle l'est surtout quand la maladie dont il s'agit, par l'horreur et la terreur qu'elle a inspirées aux populations, à certaines époques, leur a suggéré des mesures de prophylaxie et de défense qui ont fait partie des règlements et des institutions du passé. L'histoire de l'affection n'est plus alors un simple chapitre de l'histoire de la

pathologie, elle devient un chapitre de l'histoire des mœurs, des règlements et des coutumes<sup>64</sup>. »

La tradition de l'histoire des mœurs, dans laquelle ont grandi et ont été formés les médiévistes universitaires tout comme leurs homologues médecins, proposait deux options : la mission civilisatrice française de l'amour courtois et de la chevalerie, qui coexistait avec la sexualité, le langage grossier et l'obscénité des fabliaux (chapitre 5). La chevalerie et l'amour courtois étaient considérés comme un indicateur civilisationnel servant de point de repère, identifié à la nation française, à sa mission civilisatrice, à son exportation civilisationnelle. Cette question d'importance nationale s'exprime dans la marginalisation des fabliaux comme non-français (mais orientaux), et ainsi dans l'exclusion de la sexualité, à laquelle étaient préférés l'épopée chevaleresque et l'amour courtois. L'amour courtois était préférable à l'influence débridée et contaminante de la sexualité des fabliaux qui ne pouvait être contenue à l'intérieur de limites d'une nation, d'une classe ou d'une race. Le chapitre 5 se demande néanmoins pourquoi l'amour courtois, largement perçu comme prônant l'adultère hétérosexuel, ne fut pas ostracisé par les médiévistes ou par les médecins comme une forme de comportement déviant. La réponse pourrait être que l'adultère est le moindre de tous les maux du comportement déviant. Mais il existe une autre raison historico-culturelle, explorée au chapitre 6. Le moment précis, au début des années 1880, où les médiévistes professionnels définirent et adoptèrent le concept d'« amour courtois » (plutôt que la sexualité débridée des fabliaux) correspond au point culminant de la bataille législative et publique pour le rétablissement du divorce. L'expression « amour courtois » est forgée en 1883 ; la loi sur le divorce est votée en juillet 1884, au terme de huit années d'efforts entrepris le 6 juin 1876. Un débat sur la nature du mariage – était-il ou non indissoluble – et une pression croissante sur l'institution pour qu'elle devienne inviolable, non en niant le droit au divorce, mais par la nature même

de la relation entre conjoints, créèrent pour les médecins l'occasion de transformer l'union indissoluble en mariage courtois, c'est-à-dire fondé sur l'amour. Le chapitre 6 montre donc que l'amour courtois, également appelé « chevaleresque » ou « mystique » (et sur lequel s'ouvrait ce livre), eut une large résonance culturelle tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle grâce à l'histoire des mœurs, et se prêta à une série de transformations qui le rendirent productif pour la construction sociale de la nation française. Médecins et médiévistes universitaires héritèrent cette expression de l'histoire des mœurs, mais se l'approprièrent de deux manières distinctes. Alors que la philologie s'en emparait au sein d'un phénomène littéraire soigneusement élaboré et contenu, les médecins, pour tenter de discipliner la nation, s'en servirent pour redéfinir le mariage, transformer l'amour conjugal et la sexualité maritale, et améliorer la démographie nationale. Par conséquent, lorsque l'on chercha à transformer l'amour chevaleresque en mariage courtois, et donc à éliminer le besoin du divorce républicain, ce concept eut une forte influence sur les manuels de mariage rédigés par des médecins dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première décennie du suivant, en pleine crise démographique et débat pro-nataliste en France.

## **UNE « MORALITÉ » PORNOGRAPHIQUE**

La conclusion raconte l'histoire des objets priapiques (enseignes en plomb, au contenu profane et érotique) appartenant au musée national du Moyen Âge – Thermes de Cluny, à Paris. Bien que les premières acquisitions remontent à 1861-1862, le musée attendit 1998 pour commencer à exposer les objets de sa collection. Il serait facile d'évacuer l'un des objectifs de ce livre, à savoir mon désir de comprendre comment philologie et sexologie se sont séparées, et pourquoi le musée de Cluny ne présenta les emblèmes érotiques qu'en 1998, par une référence évidente à la moralité du XIX<sup>e</sup> siècle

et à l'invention de la pornographie comme catégorie normative. J'admets qu'on pourrait bien imaginer le médiévisme médical du XIX<sup>e</sup> siècle prenant un tour moralisateur. La morale de cette époque pourrait être utilisée pour affirmer que les médecins, ainsi que les historiens des mœurs, pensaient « reconnaître » dans la littérature et les documents du Moyen Âge des modèles qui justifiaient leur propre morale, tout en imposant au Moyen Âge leur grille de sexualité normative et moralisatrice. Au contraire, je conteste le pouvoir explicatif si souvent invoqué de la morale et de la normativité du XIX<sup>e</sup> siècle. Car comment expliquer la variété, l'ampleur et le caractère ludique et imaginatif de la recherche menée à cette époque sur la sexualité médiévale ? Pourquoi tant de chercheurs se concentrèrent-ils aussi spécifiquement sur le Moyen Âge ? Au lieu d'être façonné par la morale du XIX<sup>e</sup> siècle, le Moyen Âge aurait-il offert un espace où échapper aux codes et aux restrictions du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce au fantasme des origines, à la généalogie du sexe et à l'hérédité des vices ? Comme le souligne Michel Foucault dans *Naissance de la clinique*, la morale émerge seulement en cas de besoin épistémologique<sup>65</sup>. La morale n'empêche pas de savoir ce qu'il était auparavant inutile de savoir ; elle naît plutôt en réponse au besoin de savoir. Le désir d'observer et d'étudier « ce qu'on ne *peut* pas voir se montre dans la distance de ce qu'on ne *doit* pas voir<sup>66</sup> ». Quand se présente un besoin différent de savoir, il y a découverte d'un obstacle moral (que l'on peut rétrospectivement faire remonter à des temps immémoriaux). L'interdit moral de savoir fait partie du désir insatisfait de savoir. Selon Foucault, on peut dire que la morale marque précisément la limite de ce que le scientifique sait sur ce qu'il souhaite connaître. Foucault a développé cette « hypothèse répressive » dans son *Histoire de la sexualité* : contrairement à un point de vue courant, la « répression » a fait apparaître le sexe dans le discours et a entraîné une prolifération de discours sur la sexualité<sup>67</sup>. La volonté de savoir n'a pas disparu à cause d'un tabou, on ne l'a pas réduite au silence ; elle a produit une *scientia sexualis*.

L'hypothèse répressive implique que le Moyen Âge construit par le XIX<sup>e</sup> siècle aurait servi un but d'identification (reconnaissance de modèles de normativité et de moralité strictement imposés). Une opposition déclarée à l'hypothèse répressive implique que le Moyen Âge fut marqué par l'altérité et la différence. Mais cette question n'est pas ici en jeu ; identification et altérité sont explorées dans le complexe double transfert qui eut lieu entre le Moyen Âge et le XIX<sup>e</sup> siècle : le Moyen Âge fut inventé à l'intersection du discours historique et du discours médical, par les désirs, les peurs et les fantasmes du XIX<sup>e</sup> siècle en matière de sexualité. Et simultanément, le médiévisme médical a influencé le XIX<sup>e</sup> siècle, son idéologie et ses lois, ses conceptions de l'histoire et de l'avenir de la race, tout en servant de pouvoir disciplinaire et de technologie régulatrice pour la race et son corps.

On pourrait dire qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire médicale du Moyen Âge est pleine de plaisirs coupables et de fantasmes voyeuristes. Mais qu'il soit coupable et voyeuriste, ou simplement érudit et scientifique, ce Moyen Âge historicisé et médicalisé construisit le XIX<sup>e</sup> siècle autant que le XIX<sup>e</sup> siècle construisit la sexualité médiévale, au sein d'un agréable échange d'influences. *L'Archéologie pornographique* exhume et présente cette dialectique de l'histoire oubliée et souvent fantasmagorique de la sexualité médiévale – sa « pornographie » – qui déboucha, fantasmée, sur les fondements mêmes de la nation française et, par conséquent, des études médiévales françaises.

## Notes

1. Marc André RAFFALOVICH, *Uranisme et unisexualité : étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel*, Lyon/Paris, A. Storck/Massion, 1896, p. 36.
2. André GIDE (1869-1951) publia sa défense de « l'inversion » dans *Corydon* (1924). Georges Hérelle (1848-1934) était un historien prolifique, ethnographe érudit de la poésie pastorale basque, et professeur de philosophie. Il fut le traducteur (sous le pseudonyme de L. R. de Pogey-Castries) de l'*Histoire de l'amour grec* de M.H.E. Meier (1837). La première traduction, annotée, fut publiée en 1930, puis rééditée en 1952 et en 1980. Il est l'auteur d'un manuscrit inédit en trois volumes, « Nouvelles études sur l'amour grec », ouvrage entrepris en 1884 et qui suscita sa correspondance avec Gide; voir « Georges Herelle (1848-1935) », [<http://www.garae.fr/spip.php?article220>], consulté le 11 octobre 2011.
3. André GIDE, lettre à Georges Hérelle, datée du 14 juillet 1934, transcrite par G. Hérelle, bibliothèque municipale de Troyes, MS 3188, fol. 359. Je remercie Monique Nemer d'avoir attiré mon attention sur ce précieux document.
4. Marc BLOCH, *Les Rois thaumaturges*, Londres, H. Milford, Oxford University Press, 1924. Dans un chapitre sur les « Façons de sentir et de penser », Bloch écrit : « Une histoire plus digne de ce nom que les timides essais auxquels nous réduisons aujourd'hui nos moyens ferait leur place aux aventures du corps. C'est une grande naïveté de prétendre comprendre des hommes sans savoir comment ils se portaient » (Marc BLOCH, *La Société féodale*, Paris, Albin Michel, 1982 [1939], p. 115-135).
5. Marcel MAUSS, « Les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1950 (1936), p. 365-386, communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934, et publiée dans le *Journal de Psychologie* 32, p. 3-4 (mars-avril 1936).
6. « Les termes spécifiques d'une désignation disciplinaire ou d'un jugement connotatif datent de cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (1865 : "moyennageux"; 1867 : "médié-viste"; 1874 : "médiéval") » (Alain BOUREAU, *Le Droit de cuissage : la fabrication d'un mythe [XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle]*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 86).
7. Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I : La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2005 (1976).
8. Tandis que l'hétérosexualité masculine (et féminine, comme son corrélat) et l'homosexualité masculine figurent en bonne place dans ces discussions, les médecins du XIX<sup>e</sup> siècle évoquent à peine l'homosexualité féminine au Moyen Âge. Ils considèrent que le « tribadisme » ou « saphisme » apparaît régulièrement à la Renaissance. Je n'ai donc pas pu constituer un corpus suffisant d'écrits sur le sujet. Les vulgarisateurs de la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, les docteurs Hayès, Garnier, Fauconney et Alibert, évacuent en général le sujet avec ce résumé : « Les femmes, même les religieuses, se livraient entre elles à des orgies où reparaissait le *fascinum* romain et où l'art fellatoire n'avait rien oublié des leçons impudiques de l'antiquité. Le terme des tribades se trouve rapporté dans tous les pénitentiels [...] Plus tard [apparaît] le fameux escadron volant de la reine Catherine de Médicis » (D<sup>r</sup> JAF [D<sup>r</sup> FAUCONNEY], *Physiologie du vice, son histoire à travers les âges*, Paris, C. Offenstadt, 1903, p. 146).
9. D<sup>r</sup> CABANÈS, *L'Histoire éclairée par la clinique*, Paris, Albin Michel, 1921, p. 100.

## Introduction

10. Eugène DALLY, *Des dangers attribués aux mariages entre consanguins*. Extrait de la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* 9 (1862), p. 1-45, citation p. 21.
11. François-Just-Marie RAYNOUARD, *Les Templiers, tragédie. Précédée d'un précis historique sur les templiers*, Paris, 1805.
12. Pierre DUFOUR (Paul LACROIX), *Histoire de la prostitution, chez tous les peuples du monde depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours*, 6 vol., Paris, Séré/Martinon, 1851-1853, vol. 4, p. 116.
13. Pierre LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Administration du Grand Dictionnaire universel, 1866-1877, « Pornographie », vol. 12 (1874), p. 1438-1439. Le meilleur exemple de ces premiers ouvrages « pornographiques » est celui de Nicolas Edme RÉTIF DE LA BRETONNE, *Le Pornographe ou Idées d'un bonnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes*, Londres/Paris, 1769. Pour l'histoire étymologique de la « pornographie », voir Walter KENDRICK, *The Secret Museum: Pornography in Modern Culture*, Berkeley, University of California Press, 1996 (1987).
14. Pascal ORY, « Le "Grand Dictionnaire" de Pierre Larousse. Alphabet de la République », in Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire*, 3 vol., Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 (1986), vol. 1, p. 227-238. Voir aussi Alain REY, « Les trésors de la langue », in P. NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire*, vol. 2, p. 2189-2205 : « Larousse [...] nous transmet le grand projet didactique républicain » (p. 2195).
15. LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel*, « Archéologie », vol. 1 (1866), p. 571-572, citation p. 571.
16. LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel*, « Histoire », vol. 9 (1873), p. 300-314, citation p. 301.
17. LAROUSSE, « Archéologie », p. 571.
18. Michel de CERTEAU, *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990 (1980).
19. LACROIX, vol. 6, p. 90
20. Gaston PARIS, « *La Chanson de Roland* et la nationalité française. Leçon d'ouverture au Collège de France, le 8 décembre 1870 », in *La Poésie du Moyen Âge*, 2 vol., Paris, Hachette, 1885, vol. 1, p. 87-118. Voir R. Howard BLOCH : « 842: The Birth of Medieval Studies », in Denis HOLLIER (dir.), *A New History of French Literature*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1989, p. 6-13 ; David HULT, « Gaston Paris and the Invention of Courtly Love », in R. Howard BLOCH et Stephen G. NICHOLS (dir.), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996, p. 192-224.
21. Stephen G. NICHOLS, « Introduction: Philology in a Manuscript Culture », in Stephen G. NICHOLS (dir.), *The New Philology*, numéro spécial de *Speculum* 65 : 1 (1990), p. 1-10, citation p. 1.
22. Stephen G. NICHOLS, « The New Medievalism: Tradition and Discontinuity in Medieval Culture », in Marina BROWNLEE, Kevin BROWNLEE et Stephen G. NICHOLS (dir.), *The New Medievalism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1991, p. 1-26, citation p. 1.
23. Paul ZUMTHOR, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 62. Voir aussi Bernard CERQUIGLINI, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil, 1989.

24. R. Howard BLOCH, « The Medieval Text – “Guigemar” – as a Provocation to the Discipline of Medieval Studies », in M. BROWNLEE, K. BROWNLEE et S. NICHOLS (dir.), *The New Medievalism*, p. 99-112, citation p. 100.
25. R. Howard BLOCH et Stephen G. NICHOLS, « Introduction », in R. H. BLOCH et S. G. NICHOLS (dir.), *Medievalism and the Modernist Temper*, p. 1-22, citation p. 4.
26. ZUMTHOR, p. 23.
27. Voir, par exemple, Jeffrey Jerome COHEN (dir.), *The Postcolonial Middle Ages*, New York, St. Martin's Press, 2000 ; John M. GANIM, *Medievalism and Orientalism*, New York, Palgrave Macmillan, 2005 ; Sharon KINOSHITA, *Medieval Boundaries: Rethinking Difference in Old French Literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2006 ; *Id.*, « Deprovincializing the Middle Ages », in Rob WILSON et Christopher LEIGH CONNERY (dir.), *The Worlding Project: Doing Cultural Studies in the Era of Globalization*, Santa Cruz (Calif.), New Pacific Press, 2007, p. 75-89 ; Karla MALLETE, *European Modernity and the Arab Mediterranean: Toward a New Philology and a Counter-Orientalism*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2010 ; Kathleen DAVIS et Nadia ALTSCHUL (dir.), *Medievalisms in the Postcolonial World: The Idea of “the Middle Ages” Outside Europe: Rethinking Theory*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010 ; Michelle R. WARREN, *Creole Medievalism: Colonial France and Joseph Bédier's Middle Ages*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011 ; Nadia R. ALTSCHUL, *Geographies of Philological Knowledge: Postcoloniality and the Transatlantic National Epic*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.
28. Jacqueline MURRAY et Konrad EISENBICHLER (dir.), *Desire and Discipline: Sex and Sexuality in the Premodern West*, Toronto, University of Toronto Press, 1996 ; Louise FRADENBURG et Carla FRECCERO (dir.), *Premodern Sexualities*, New York, Routledge, 1996 ; Vern L. BULLOUGH et James A. BRUNDAGE (dir.), *Handbook of Medieval Sexuality*, New York, Garland, 1996 ; Karma LOCHRIE, Peggy McCracken et James A. SCHULTZ (dir.), *Constructing Medieval Sexuality*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
29. Kathleen BIDDICK, *The Shock of Medievalism*, Durham (NC), Duke University Press, 1998, p. 3.
30. Avec quelques notables exceptions : BIDDICK, *The Shock of Medievalism*, et Karma LOCHRIE, *Heterosyncrasies: Female Sexuality When Normal Wasn't*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2005, surtout p. 1-25.
31. Ann Laura STOLER, *La Chair de l'empire : savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, trad. S. Roux, Paris, La Découverte, 2013, p. 37.
32. Cela fut accompli avec succès dans un certain nombre d'études ; voir Albert PAUPHLET, « Le mythe du Moyen Âge », in *Le Legs du Moyen Âge. Etudes de littérature médiévale*, Melun, Librairie d'Argences, 1950, p. 23-63 ; Janine R. DAKYNS, *The Middle Ages in French Literature 1851-1900*, Londres, Oxford University Press, 1973 ; Barbara G. KELLER, *The Middle Ages Reconsidered: Attitudes in France from the Eighteenth Century through the Romantic Movement*, New York, Peter Lang, 1994 ; Michael GLENCROSS, *Reconstructing Camelot: French Romantic Medievalism and the Arthurian Tradition*, Cambridge (UK), D. S. Brewer, 1995 ; Elizabeth EMERY, *Romancing the Cathedral: Gothic Architecture in Fin-De-Siècle French Culture*, Albany, State University of New York Press, 2001 ; Elizabeth EMERY et Laura MOROWITZ, *Consuming the Past: The Medieval Revival in Fin-De-Siècle France*, Aldershot (UK), Ashgate, 2003 ; Simone



## Introduction

- BERNARD-GRIFFITHS, Pierre GLAUDES et Bertrand VIBERT (dir.), *La Fabrique du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle : représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2006. Aucune de ces études n'examine les sources médicales. Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, voir le classique de Lionel GOSSMAN, *Medievalism and the Ideologies of the Enlightenment: The World and Work of LaCurne de Sainte-Palaye*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1968.
33. Michel FOUCAULT, *Naissance de la clinique*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, 1997 (1963). Voir aussi Elizabeth A. WILLIAMS, *The Physical and the Moral: Anthropology, Physiology, and Philosophical Medicine in France, 1750-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994; Jonathan STRAUSS, *Human Remains: Medicine, Death, and Desire in Nineteenth-Century Paris*, New York, Fordham University Press, 2011.
  34. Jan GOLDSTEIN, *Consoler et classer : l'essor de la psychiatrie française*, trad. F. Bouillot, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1997; Ian R. DOWBIGGIN, *La Folie héréditaire ou Comment la psychiatrie française s'est constituée en un corps de savoir et de pouvoir dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, trad. G. Le Gaufrey, Paris, EPEL, 1993; Laure MURAT, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon : pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, 2011.
  35. Jacques LÉONARD, *La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs : histoire intellectuelle et politique de la médecine française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier Montaigne, 1981; Robert A. NYE, *Crime, Madness, and Politics in Modern France: The Medical Concept of National Decline*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1984; Jacques POSTEL et Claude QUETEL (dir.), *Nouvelle histoire de la psychiatrie*, Paris, Dunod, 1994; Charles Coulston GILLISPIE, *Science and Polity in France: The Revolutionary and Napoleonic Years*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 2004, p. 540-550.
  36. David ARNOLD (dir.), *Imperial Medicine and Indigenous Societies*, Manchester, Manchester University Press, 1988, p. 17. Voir aussi Roy MACLEOD et Milton LEWIS (dir.), *Disease, Medicine, and Empire: Perspectives on Western Medicine and the Experience of European Expansion*, New York, Routledge, 1988; Mary P. SUTPHEN et Bridie ANDREWS (dir.), *Medicine and Colonial Identity*, New York, Routledge, 2003.
  37. Laurent THEIS, « Guizot et les institutions de mémoire », in P. NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire*, vol. 1, p. 1575-1597, citation p. 1582.
  38. BOUREAU, p. 84.
  39. Émile LITTRÉ, « Un fragment de médecine rétrospective », in *Médecine et médecins*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Didier, 1872 (1869), p. 111-136.
  40. Alexandre BRIERRE DE BOISMONT, « De l'influence de la civilisation sur le développement de la folie », *Annales de l'hygiène publique et de médecine légale*, 1 : 21 (1839), p. 242-297, citation p. 247-248.
  41. BRIERRE DE BOISMONT, p. 248.
  42. BRIERRE DE BOISMONT, p. 248-249.
  43. Étienne ESQUIROL, « Folie », in Charles Louis Fleury PANCKOUCKE (dir.), *Dictionnaire des sciences médicales*, vol. 16, Paris, 1816, p. 151-240, citation p. 177.
  44. BOUREAU, p. 86.
  45. BOUREAU, p. 88.
  46. BOUREAU, p. 97.
  47. BOUREAU, p. 89.
  48. BOUREAU, p. 83.

49. BOUREAU, p. 85.
50. BOUREAU, p. 51.
51. BOUREAU, p. 251.
52. Alfred MAURY, « De l'hallucination envisagée au point de vue philosophique et historique, ou Examen critique de l'opinion émise par M. Briere de Boismont, touchant les caractères auxquels on doit reconnaître l'hallucination chez certains personnages célèbres de l'histoire », *Annales médico-psychologiques. Journal de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux* 5 (mai 1845), p. 317-338, citation p. 318.
53. Alexandre LACASSAGNE, « Préface », in D<sup>e</sup> CABANÈS, *Les Morts mystérieuses de l'Histoire. Souverains et princes français de Charlemagne à Louis XVII*, Paris, A. Maloine, 1901, p. v-xi, citation p. ix.
54. Jules MICHELET, *Histoire de France*, in *Œuvres complètes*, vol. 8, Paris, Flammarion, 1893-1898 (1855), p. 409.
55. Maurice BEAUJEU, *Psychologie des premiers Césars. Une étude de médecine légale dans l'histoire. Thèse pour obtenir le grade de docteur en médecine*, faculté de médecine et de pharmacie de Lyon, n<sup>o</sup> 796, Lyon, Imprimerie A. Storck, 1893, p. 1.
56. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, p. 164-165.
57. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, p. 156.
58. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, p. 143. On a accusé Foucault de remplacer le sang par le sexe, la sanguinité par la sexualité, et on lui a reproché sa périodisation implicite qui réifie l'écart entre moderne et pré-moderne ; voir Eve Kosofsky SEDGWICK, *Épistémologie du placard*, trad. M. Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 64-66 et chapitre 4. Selon Kathleen Biddick, Foucault aurait dû voir que « le discours du sang double la généalogie de la sexualité » (Kathleen BIDDICK, *The Typological Imaginary: Circumcision, Technology, History*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2003, p. 74) ; voir aussi ID., « The Cut of Genealogy: Pedagogy in the Blood », ID. *Journal of Medieval and Early Modern Studies* 30, 3, 2000, p. 449-462.
59. Michel FOUCAULT, « Il faut défendre la société », *Cours au Collège de France, 1975-1976*, Paris, Gallimard/Seuil, 1997, p. 71.
60. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, p. 197.
61. Michel FOUCAULT, « Le Jeu de Michel Foucault », in Daniel DEFERT et François EWALD (éd.), *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001 (1977), p. 298-329, citation p. 324.
62. STOLER, *La Chair de l'empire*, p. 207.
63. Ann Laura STOLER, *Race and the Education of Desire: Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*, Durham (NC), Duke University Press, 1995, p. 51. Voir aussi Homi K. BHABHA, *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, trad. F. Bouillot, Paris, Payot, 2007, p. 374-375, p. 377 : « la race et le sang interfèrent avec la sexualité moderne » parce que « la rétroversion de la race ou de la sanguinité hante et redouble l'analytique contemporaine du pouvoir et de la sexualité et peut lui être subversive ».
64. Gilbert BALLET, « Préface », in D<sup>e</sup> H.-M. FAY, *Histoire de la lèpre en France. Lépreux et cagots du sud-ouest*, Paris, Honoré Champion, 1910, p. v-xvi, citation p. vii.
65. FOUCAULT, *Naissance de la clinique*, p. 167.
66. FOUCAULT, *Naissance de la clinique*, p. 168.
67. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, p. 18-19.